

Eglise Protestante Unie de Toulon

Dimanche 10mars 2024

Prédication Jean 3, 14-21

Un nouveau signe de salut

Ces paroles énigmatiques sont prononcées par Jésus lors de son entretien avec le pharisien Nicodème qui vient le voir de nuit, pour lui poser une question qui le taraude, une question devenue essentielle pour sa foi :

Que faut-il faire pour gagner la vie éternelle ?

Et à Jésus de lui parler de renaître ! De renaître non pas à partir de la loi de Moïse ni de ses propres connaissances de cette loi, mais du souffle qui souffle où il veut et quand il veut et dont on ne sait pas d'où il vient et où il va. S'accrocher donc à quelque chose qui nous échappe. A du souffle. A quelque chose qui vient d'ailleurs.

Alors comment faire ? N'est-ce pas du vent justement, tout cela ? Comment auriez-vous réagi en pareil circonstance ?

Puis, Jésus parle d'un serpent que Moïse aurait élevé dans le désert. Quel est le rapport ? Jésus se réfère à un passage du livre des Nombres, dans le premier testament, qui évoque la mort qui rodait partout, autour du peuple d'Israël, sur son chemin vers la terre promise. Il y est question de vrais serpents « à la morsure brûlante ». Et la mort qu'ils provoquent n'est pas n'importe quelle mort, mais une mort vécue par les Israélites comme une punition de leur infidélité envers leur créateur et libérateur. Les fils d'Israël viennent alors à Moïse, pour l'aveu et pour la conversion : « *Nous avons péché ... prie Dieu pour nous !* ».

Alors Dieu indique à son peuple le moyen qu'il lui donne pour vaincre la mort, un moyen étrange, paradoxal : puisque ce sont les serpents qui font mourir, c'est un serpent qui fera vivre, et, qui plus est, un serpent mort, coulé dans le bronze, figé à tout jamais. C'est cette étrange statue qui devient le symbole de la victoire de Dieu sur la mort. Et Dieu invite son peuple à fixer son regard sur ce signe, afin qu'il soit bien clair désormais que le salut vient de lui, Yahvé, le Dieu d'Israël et d'aucun autre dieu.

C'est déjà en ce sens que le livre de la Sagesse, quelques dizaines d'années avant notre ère, interprétait l'épisode du serpent d'airain : « *Celui qui se tournait vers le serpent n'était pas sauvé par l'objet qu'il regardait, mais par*

Toi, l'universel sauveur. Tu prouvas ainsi que c'est Toi qui délivres de tout mal » (Sg 16,7-8).

Donc il ne s'agit pas de magie ! Dieu a donné un signe de sa fidélité, un signe puissant qui n'est pas seulement un rappel, mais une force agissante pour vaincre la mort. Ce signe renvoie déjà aux futures guérisons opérées par Jésus qui sont signes du royaume qui commence, pour aider notre faiblesse et notre peu de confiance -notre imbécilité aurait dit Calvin- et nous tourner vers lui.

Comme les Hébreux au temps de l'exil, notre monde aussi n'en finit pas de traverser le désert : chemins jalonnés de tant de violences, de guerres où des civils paient le prix lourd, où des enfants meurent sans soins, dans la rue, chemins jalonnés d'extrémismes qui se renforcent en Europe, chemins jalonnés de la difficulté de gouverner nos démocraties, de l'affluence sans fin de réfugiés politiques et économiques.....autant de morsures qu'on en vient à perdre confiance dans l'avenir et se met à regarder avec nostalgie vers « les marmites d'Égypte » qui apportent des réponses faciles.

En ce temps de Carême, la réponse que Dieu a donné à Moïse dans le désert peut résonner de nouveau : « *Fais-toi un serpent brûlant, et place-le sur une perche ; quiconque aura été mordu, et le regardera, conservera la vie.* » (Nb 20,8) Car, n'a-t-il pas de nouveau donné un signe au monde pour dire qu'il aime ce dernier ? Ne nous a-t-il pas dit avec insistance : J'ai dressé pour vous un signe de salut. C'est mon Fils, regardez-le ! Vous le voyez ici parmi vous, mais il vient d'en haut.

Le salut commence donc par un regard, un regard vers Celui que les Hommes ont transpercé. L'évangéliste Jean le dit plus loin, au chapitre 19, verset 37 : « *Ils verront celui qu'ils ont transpercé.* »

En ce temps de Carême, le regard de la foi, le regard de l'espérance est orienté vers la croix. Car sur la croix, la souffrance et la mort changent de signe, parce que paradoxalement à travers elle, la vie triomphe sur la mort.

Ainsi le texte de Jean affirme l'amour démesuré et incompréhensible de Dieu pour le monde, amour qui l'a amené à laisser assassiner son propre fils par nos semblables : « *Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, pour que quiconque met sa foi en lui ne se perde pas, mais ait la vie.* » (v 16).

C'est le verset de ma confirmation, résumé de tout l'Évangile. Mais souvent je me dis : il serait plus normal de lire que Dieu a tant détesté le monde - ce monde corrompu, tordu, injuste, cruel - qu'il a envoyé son Fils unique pour mettre de l'ordre, une bonne fois pour toutes, comme un super-héros.

Puis, j'entends dans ce texte que Dieu semble aimer le monde plus que nous ? Nous, les humains ?

Mais en fait, c'est quoi « le monde » ? En fait, le mot grec qui nous intéresse et que l'on traduit par « monde » est « *cosmos* ». Pour l'auditeur de l'époque de l'Évangile, « *cosmos* » ne veut pas dire « monde » au sens où nous l'entendons : la planète Terre avec tout ce qui y vit.

Le mot grec « *cosmos* » veut dire plusieurs choses : c'est d'abord un ordre, un principe qui régit et organise un ensemble, qui permet d'être équitable, juste et précis. C'est encore un système, comme le corps humain, l'univers, la nature rythmée par les saisons. Et le *cosmos* est la gratitude, celle qu'on manifeste par le présent d'un objet rare et précieux, comme un bijou.

Bref, le *cosmos* c'est un principe qui organise un tout pour que toutes les parties qui le constituent fonctionnent ensemble de manière à être bon, juste et beau, solidaires et interdépendants.

Tout cela n'est pourtant pas bien visible aujourd'hui !

Du coup, le monde que Dieu a tant aimé n'est peut-être pas le monde tel que nous le voyons - pollué, terrorisé, torturé, cruel - tel que nous le vivons, ou tel que nous voudrions qu'il soit.

Le monde, le *cosmos* en question, reste un projet. Un projet de Dieu. Le projet de Dieu pour nous. C'est pour cela que le Christ est venu et qu'il est au milieu de nous, ce matin. Le monde, reste une promesse à accomplir chaque jour.

C'est ce monde-projet, promesse, que Dieu aime tant qu'il nous a donné le Christ, afin que nous ne nous perdions pas dans nos peurs, dans nos interrogations, dans nos adversités.

L'Évangile nous dit ce matin que le monde n'est pas ce que nous voyons de lui. Et en vivant, non pas sous la loi du plus fort, du plus performant, du plus malin, du meilleur, mais avec la loi de l'amour, alors ce monde que Dieu aime tant, pourra exister.

Ce monde, c'est le Royaume de Dieu. Ce monde, c'est l'Évangile. C'est la présence de Dieu en Jésus Christ en nous et autour de nous, par sa grâce ! Et en nous aimant les uns les autres, le monde verra qu'un autre monde est possible.

Nous comprenons donc mieux que Dieu a élevé le Fils de l'Homme, afin que tout Homme qui croit obtienne par lui la vie éternelle. Et depuis, ceux qui croient en ce salut offert narguent, comme l'apôtre Paul, les forces de la mort : « *Mort, où est ta victoire ? Mort, où est-il, ton aiguillon ?* » (1 Co 15,55).

Tu as voulu mordre l'humanité, et c'est toi qui vas disparaître ! »

Tout cela pour dire que la croix est une bonne nouvelle !

Quand nous commençons par notre propre vie, les croix sont tout sauf des bonnes nouvelles, précisément parce qu'elles barrent le chemin de notre volonté, parce qu'elles empêchent nos projets. : la souffrance, la maladie, l'échec familial ou professionnel, le vieillissement, le manque de solidarité et d'affection.

Je retiens de mon catéchisme ce rappel : la poutre horizontale de la croix qui fait barrière est croisée par une poutre verticale qui fait lien avec Dieu, qui dit que nous ne sommes pas seuls et que notre vie est portée par un projet de Dieu. Projet non pas de malheur, mais de bonheur et de vie, parce que Dieu aime le monde.

La poutre verticale est le puissant axe de la vie !

La croix est donc un signe qui renvoie au projet de salut de Dieu pour le monde. C'est un étendard qui, au lieu d'une statue, d'un serpent d'airain comme au temps des Hébreux dans le désert, porte le Christ comme vainqueur de la mort. Ce temps de Carême nous rappelle que nos déserts sont traversés par l'amour de Dieu et son projet de vie pour nous.

Dieu est amour, en Jésus Christ il condamne la loi du plus fort en laissant son Fils être condamnée par celle-ci.

Oui, Dieu est amour. Et en nous aimant les uns les autres, le monde verra qu'un autre monde est possible !

Amen !

Silvia ILL